

LE REFUGE

texte de Catherine Boskowitz

C. est assise face aux spectateurs sur une chaise.

Parfois elle regarde les vingt personnes présentes, assises en face d'elle, sans doute toutes masquées. Le temps passe. Elle se tait. Son sac est posé sur un coin de la table. Elle l'ouvre soudain, en sort un téléphone portable. Avec les doigts de sa main droite elle fait défiler ... puis appuie sur le bouton.

Du haut-parleur du téléphone, on perçoit le son de la chanson de Fairouz : Li Beirut.

La voix de Fairouz va jusqu'au bout de la chanson.

Une spectatrice arrive en retard pendant que C. écoute et fait écouter la chanson. On fait asseoir discrètement la spectatrice à une place vacante.

Lorsque la chanson se termine C. dit :

Je connais la ville. Je la connais bien. Je marche dans les rues de cette ville plusieurs fois. Je l'arpente de long en large. La première fois, c'est en 1997. La guerre est un animal qui agonise encore par petits souffles dangereux . Il y a des checks- points à chaque entrée de quartier. Place des martyrs, un gros char mort trône les quatre fers en l'air. Exposé là il y restera longtemps, des années, peut-être pour rappeler à tous qu'il pourrait bien se relever. L'immense place vide est détruite, jaune sable sale. Pour la traverser, il faut passer deux check-points : l'un syrien à la sortie du quartier musulman Amrah et l'autre libanais, à l'entrée d'Ashrafieh, un quartier chrétien. C'est un ami qui conduit la voiture où je me trouve. Il en a marre, il est fatigué. Vingt ans de guerre c'est fatiguant quand on a eu vingt ans au début des hostilités. En roulant, il tend sa main vers moi, sans un mot pour saisir mon passeport. Puis descélère et arrête l'engin devant le militaire, un petit brun tout trapu, pas du tout avenant, qui attrape les papiers, les miens, les siens, et nous adresse en arabe des questions que je ne comprends pas. Mon ami lui répond, s'efforçant de prendre un ton bonhomme. Il faut passer, pas avoir d'embrouilles, baisser la tête, sourire, avoir l'air complice. Nous passons. La place est déserte, pendant quelques secondes, Fadi accélère comme si nous étions sur un circuit automobile pour une course dérisoire d'une centaine de mètres avant de descélérer à nouveau et s'arrêter au second check-point. Même manège : « Papiers ! ». Je n'en mène pas large. Je ne comprends rien de ce qui se dit. Je ne sais qu'une chose, je veux que le militaire nous rende mon

passport. On passe.

Je suis retournée plusieurs fois à Beirut depuis. Dix fois, quinze fois, je ne sais plus... Je l'ai vu bouger, la ville, énorme mastodonte aux pinces multiples qui déterre à peine ses morts avant d'élever des immeubles à la place des tombes. Des immeubles de dix, vingt, trente étages, à qui sera le plus beau, à qui sera le plus blanc, le plus brillant. Faux marbre et balcons voilés comme des baldaquins pululent sur les façades... à qui sera le plus riche...

Beirut la belle, Beirut la malhonnête...

Beirut jeune-fille dressée sur les épaules de son compagnon, enthousiaste et révoltée qui, dans toutes les langues, nous murmure des mots d'amour tracés à la peinture rouge sur un drapeau.

Aujourd'hui, il y a six mois, ce jour là, le jour où j'écrivais ce texte, tu as explosé en ton port.

Des milliers d'étincelles, milliards de particules ont surgit dans les appartements, crachés par le souffle du dragon. Ils sont entrés par effraction comme des vandales, brisant carreaux, crémones, chicanes, châssis, dévastant ainsi les tapis, les bureaux, les lits, les canapés, les chaises, les vases, les assiettes délicatement posées en piles sur un coin de table, salissant les pianos et déposant sur leurs touches ivoire, les traces de l'engrais crasseux ; ils ont pénétré dans les cuisines le temps d'y laisser le goût d'ammonium du nitrate dans toutes les casseroles et les poêles qui y traînaient, d'éteindre le feu des cuisinières à gaz libérant ainsi de multiples fuites de *Propane* qui exploseraient ensuite puis se sont retirés par là même où ils étaient venus, comme un reflux radieux, pour s'élever au dessus des immeubles et composer le plus joli nuage qu'on n'ait jamais vu... tout compact, couleur brique, qui s'est éloigné tranquillement porté par les vents.

Très rapidement quelques minutes plus tard, on a pu l'apercevoir du port de Saïda. Un enfant assis sur les marches de la boulangerie de son père et qui avait entendu l'explosion pourtant distante d'une cinquantaine de kilomètres, a tendu son doigt pour le suivre et le montrer aux copains.

Le nuage n'est pas resté au Liban, il a poursuivi les chemins du ciel jusqu'à Tel-Aviv, a traversé en vitesse et nuitamment l'Égypte – certains témoignent l'avoir repéré à Port Saïd - puis a réapparu le lendemain matin au dessus de Tripoli en Lybie. Il se distinguait des autres nuages par sa forme champignonne, une grosse vesse de loup au chapeau rond à peine plus important que son corps, et par sa couleur maintenant oscillante entre l'argent et le marron. Il se déplaçait comme une mongolfière, sans changer d'aspect, simplement balancé par les vents.

Ce soir là, il traversa la mer, au dessus de nombre d'esquifs en boudins de plastiques souvent dégonflés dont certains prenaient l'eau, obligeant leurs occupants à nager jusqu'à la noyade.

Arrivé en Italie, il avait perdu de ses contours et il était nécessaire de bien observer le ciel pour le reconnaître. Moussa qui dormait depuis trente-trois semaines, sous la jambe de béton de l'autoroute Vintimille-Nice, l'aperçut à l'aube. Le nuage avait perdu de son arrogance. Il semblait flotter, fragile, très haut dans le ciel et laissait s'échapper de sa masse, de minces filaments blancs qui à leur tour, prenaient des chemins différents, les uns vers l'est, d'autres vers le nord, tout légers qu'ils étaient. Moussa constata que le corps du nuage sans se décomposer tout à fait devenait plus transparent et avançait lentement. Le temps était au calme, sans souffle. Moussa imagina comme l'enfant qu'il n'était plus depuis longtemps que le nuage prenait la forme d'une Scyphozoaire. Il l'appela donc dans sa langue, le Soninke, « la Méduse » .

J'ai rencontré Moussa au Foyer de l'Adef à Sevrans. Vous voyez où c'est ? C'est au 3 avenue John Fitzgerald Kennedy, sur la grande route assez dangereuse qui mène vers Villepinte. Au bord de la route, il y a un grand bâtiment blanc, en arc de cercle, bordé par des terrains vagues. C'est là où est installé le foyer de l'Adef.

L'Adef, c'est une association de droit privé à but non lucratif, offrant des solutions de logement prêt-à-vivre, c'est-à-dire meublé et équipé, à des personnes n'ayant pas directement accès à un logement locatif social ou privé ou à la recherche d'un logement temporaire.

Pour résumer, l'Adef à Sevrans, loge à peu-près 320 personnes dans des studios plus ou moins en bon état, pour des sommes variant entre 300 et 450 euros le mois. Une grande partie des locataires sont des migrants avec papiers. Il y a beaucoup de vieux à l'Adef, des rescapés des anciens foyers Sonocotra. Des hommes surtout, venus en France pour travailler toute leur vie et qui sont restés. Y'a aussi des jeunes à l'Adef, certains travaillent, d'autres - beaucoup - sont au chômage. Eux rêvent peut-être d'une vie meilleure, je veux dire, d'une vie normale... Il y a quelques femmes, très peu. Elles ne sont pas jeunes, environ mon âge entre 50 et 70 ans. Elles sont seules aussi. Leurs familles sont au pays, ou bien leurs enfants les ont « placées » là et, pour certaines, les y ont peut-être abandonnées.

Moussa nous l'avons rencontré là, Estelle et moi, - Estelle c'est ma partenaire, elle a conçu le spectacle avec moi . Donc nous avons rencontré Moussa dans le cadre du travail proposé par le Théâtre de la Poudrerie. Pardon, je ne me suis pas présentée : je m'appelle Catherine. Catherine Boskowitz... comme ça se prononce... avec un z un à la fin. Je suis metteuse en scène. Je ne suis donc pas ici par hasard. Le Théâtre de la Poudrerie a l'habitude d'appeler des artistes pour qu'il écrivent des pièces de théâtre à partir de leur échanges avec les habitants de Sevrans. On nomme cela « des résidences ».

Dans le Larousse, la définition de résidence c'est : *Fait de demeurer habituellement en un lieu déterminé ; habitation.*

Dans le Petit Robert la première définition est différente : *Séjour effectif et*

obligatoire en un lieu ; obligation de résider, ex : Être assigné à résidence .
mais on trouve aussi en deuxième définition : *Lieu ou réside un personnage officiel , ex : La résidence de l'ambassadeur.*
et en troisième définition : *lieu d'un certain confort, ex : Une résidence avec piscine et tennis.*

L'Adef c'est aussi une résidence... Mais pas du tout « une résidence avec piscine et tennis » ! Non c'est une résidence pour des personnes étrangères qui cherchent une autre résidence pour se loger vraiment.

J'ai imaginé que les 318 résidents de l'Adef, pourraient être ambassadeurs. Du Mali, du Niger, de la Guinée Conakry, de la Côte d'Ivoire, de l'Algérie, du Maroc, du Cameroun, du Viet-nam, de la Roumanie, de Chine, ambassadeur de la République démocratique du Congo, du Laos, de la Bulgarie, de la Macédoine, de la Tunisie, de l'Afghanistan, de l'Iran, de la Russie, de la Syrie, du Surinam, des Philippines, du Nigéria, de Madagascar, de l'Ukraine, du Pakistan, de la Palestine, de l'Irak, ...

Vous imaginez le truc ? Le 3 avenue John Fitzgerald Kennedy à Sevran devient la plus grande ambassade du monde, l'ambassade des ambassades! Dès l'entrée, à l'accueil, nous sont présentés des plateaux ou s'alignent des centaines de coupes remplies du meilleur champagne de France, des groupes de musiciens se relaient pour souhaiter à tous la bienvenue, Willkommen, Bienvenue, Welcome!

Dans les couloirs, au lieu du lino il y a des tapis de toutes les couleurs... Au rez de chaussée, plus de portes fermées, donc plus de serrures ni de clés, plus de files d'attentes sur les chaises en plastique alignées pour obtenir l'hypothétique rendez-vous avec un travailleur social... Les bureaux sont devenus des espaces d'expositions, des salles de réceptions merveilleuses. Willkommen, Bienvenue, Welcome !

Le Président de la République française y est souvent reçu. Pendant ses visites, il cherche conseil et réconfort auprès de tous . Les ambassadeurs lui livrent ainsi quelques recettes de leurs pays, lui racontent des histoires extraordinaires, l'aident à mieux gouverner et imaginent avec lui des projets pour la France... Le soir même à la télévision, il expose les idées qui lui ont été soufflées par les uns et les autres sans oublier de les citer – il faut rendre à César, ce qui appartient à César ! - et demande aux Français d'y réfléchir avec lui...

Et ici, au 3 avenue John Fitzgerald Kennedy, Moussa est le grand coordonnateur de la Résidence de l'Ambassade des Ambassades. Il a connaissance de tout. C'est lui qui sait trouver qui au bon moment, reçoit un tel et raccompagne une telle sur le pas de la porte, défait les conflits avant même qu'ils n'apparaissent, et fait en sorte que la vie de la résidence s'écoule ainsi surprenante et lumineuse. Moussa adorerait cela !

Nous avons rencontré Moussa dans le jardin du bâtiment blanc de l'Adef. Cet après-midi là, c'était le 14 juin dernier, juste après les deux mois et demi de confinement, nous avons installé une grande table dehors. Il faisait beau et sur la table, nous avons posé un gros tas de glaise. Nous nous sommes mises à modeler et à proposer aux résidents qui traînaient dans le jardin de l'Adef, de créer avec nous, des petits personnages d'argiles.

De son sac, elle sort un à un des petits personnages, qu'elle aligne sur la table. Un petit peuple ... Elle les manipule.

Moussa est resté plusieurs heures à quelques mètres de nous, sans dire un mot. Il nous regardait façonner ces étranges silhouettes. Deux femmes sont arrivées, elles se sont assises autour de la table, et ont commencé à modeler avec nous, la première s'appelait Nana, l'autre Béatrice. Nana ne parle pas très bien français, elle vient du Ghana. Elle nous a raconté que, pendant le confinement, ses enfants venaient de temps en temps lui porter de la nourriture qu'ils laissaient à l'entrée du bâtiment. J'ai compris qu'elle ne les voyait pas souvent. En conversant, j'ai fait son portrait en argile, une belle femme avec un foulard orange noué sur la tête, à la manière des vendeuses de poissons sur le port d'Accra. C'était son métier avant, m'avait-elle dit, elle vendait du poisson lorsqu'elle habitait là-bas. Plus tard, Nana est partie et Béatrice s'est racontée : Elle essaie de faire venir sa fille du Cameroun mais c'est très difficile d'obtenir le visa. Sa fille est juriste, elle souhaiterait simplement terminer ses études en France. Béatrice m'a aussi raconté qu'au début du confinement, elle avait du se réfugier chez des amis à Villepinte qui avaient bien voulu l'accueillir parce que le studio qu'elle occupe ici, à l'Adef, est invivable. Depuis six mois, une fuite liquide qui vient du sol, envahit son coin cuisine et pourrit tout. C'est une fuite qui semble s'échapper des eaux usées depuis les autres appartements de la résidence, l'odeur est insoutenable. Cela fait six mois que Béatrice demande à changer de studio. Elle n'obtient aucune réponse. Alors elle demande au moins qu'on répare la fuite. Plusieurs personnes, des techniciens de l'Adef, sont venues constater les dégâts mais aucune réparation n'est effectuée. Cette eau sale c'est un cauchemar, tous les jours quand elle rentre de son travail - elle est agent d'entretien - elle voudrait fuir. Mais pour où ? Elle n'a pas d'autre endroit où aller. Alors elle attend.

Moussa avait disparu et il a réapparu à l'instant même où Béatrice s'en est allée. Cette fois, il a approché son siège et il m'a dit : « Je vais faire quelque chose... » Il s'est mis à sculpter, à sculpter très vite, de manière très soignée, comme si il avait fait cela toute sa vie. Il a sculpté un buffle, un très beau buffle en terre.

C. donne un carré de coton blanc à deux spectateur.ice.s qu'ils doivent tendre

devant la table où sont posées les figurines en terre. C. éteint la lumière, de son téléphone portable, elle diffuse le quintett de Schubert et avec l'aide d'une torche électrique joue des ombres des figurines sur le drap.

Puis C. rallume la lumière. Elle dit :

Merci !

Elle indique aux spectateurs qu'ils peuvent se rasseoir. Ce qu'ils font, sauf la personne qui est arrivée en retard qui reste debout.

C. s'adressant à elle

Vous pouvez retourner à votre place !

L'autre

Moi aussi?

C.

Pour que je continue...

L'autre

Continuer quoi ?

C.

La pièce.

L'autre

Mais... ce n'est pas une pièce.

C.

Mais si !

L'autre

Je ne comprends pas.

C.

Je joue une pièce de théâtre, là.

L'autre

Chez vous, vous jouez ?

C.

Je ne suis pas chez moi. Je suis chez Patricia qui vous a invitée.

L'autre

Je ne connais pas Patricia.

C.

Mais vous êtes là ?

L'autre

Oui.

C.

Pour venir voir le spectacle ?

L'autre

Quel spectacle ?

C.

Le refuge.

L'autre

Oui le refuge .

C.

C'est ça. Donc on est d'accord ?

L'autre

Sur quoi ?

C.

Vous êtes invitée pour le spectacle !

L'autre

Qui est Patricia ?

C.

... La personne qui habite ici.

L'autre

C'est vous.

C.

Non ce n'est pas moi. Je n'habite pas ici.

L'autre

Mais c'est vous qui êtes devant moi.

C'est vous qui parlez.

C.

Oui mais je suis invitée.

L'autre

Vous venez de dire que c'est moi qui suis invitée.

C.

Oui c'est vrai.

L'autre

Oui c'est vrai.

C. en souriant

Que vous êtes invitée pour « Le refuge » ?

L'autre

Oui.

C.

Donc nous sommes d'accord ?

L'autre

Alors je ne me suis pas trompée. Je vais chercher mes affaires.

C.

Trompée ?

L'autre

De porte.

J'ai laissé mes affaires dans le couloir. J'ai l'invitation pour le refuge

C.

J'ai pas besoin de l'invitation. Rasseyez vous simplement à votre place.

L'autre

J'ai soif.

C.

... On va vous donner à boire . Je continue ? Vous me laisser continuer (*elle rit*) ?

Patricia (l'hôte) va lui chercher à boire.

C. reprend :

Le buffle de Moussa. C'est une sorte de merveille de glaise, un truc qui vient d'on ne sait où. Comme un animal sacré d'il y a très longtemps au bout du monde et qui ressurgit là, dans ce jardin d'Adef, à Sevran, au moment où on s'y attend le moins.

La semaine d'après...

L'autre l'interrompt

...Je vais quand même chercher mes affaires...

Elle se lève du tabouret et sort de la pièce .

C. acquiesce, regarde les spectateurs hausse les épaules en souriant et continue.

La semaine d'après, nous sommes revenues à l'Adef. Toutes les portes des bureaux étaient fermées à clef. Personne de l'équipe encadrante ne nous a accueillies. Notre venue était pourtant prévue. On a attendu sur le banc en pierre au milieu du jardin. Moussa n'était pas là non plus. On a attendu.

Un grand monsieur assez beau, assez vieux, en Djellabah, est apparu soudain, il a dit : « C'est vous les dames de la semaine dernière ? »

« Oui » on lui a répondu.

« Il paraît que vous m'avez sculpté pendant que je faisais ma sieste dans le jardin ? »

« Oui. » On a sorti de notre carton le petit personnage en terre allongé sur une natte. C'était bien lui.

« C'est joli » il a dit.

L'autre revient avec une valise à roulette. Elle se rassoit sur sa chaise de spectatrice. Elle écoute un peu.

C. continue

« C'est pour vous » et on lui a tendu la statuette. Il ne l'a pas prise. Il a dit « plus tard ». Il a dit « Vous pouvez m'aider ? ». On a répondu « Peut-être ». Il a dit « Attendez-moi, je vais chercher mes papiers ». Il nous a laissées seules dans le jardin, on se sentait perdues. Le grand monsieur est revenu, une lettre à la main. Il nous a demandé de la lire tout haut. C'était une lettre de la caisse de retraite qui l'informait ne pas pouvoir faire suite à sa demande sans les papiers correspondants à son activité salariée dans les dates indiquées entre 1995 et 2003. Nous lui expliquons. Il sort alors de sa poche une liasse de feuilles froissées et en désordre « Les voici! ». Nous tentons d'y faire le tri, en vain ... « Il faudrait que vous puissiez avoir accès à un ordinateur et qu'avec l'aide d'une assistante sociale de l'Adef, vous fassiez les démarches. » On essaie d'être efficaces mais on

se sent nulles. Et seules. Et dans ce jardin d'Adef, il fait soudain très froid. Le grand Monsieur en Djellabah hausse les épaules : « Alors vous ne pouvez pas m'aider. Les bureaux ici, ils sont presque tout le temps fermés ! Je verrai demain ». Et il s'en est allé.

***L'autre** commence à s'agiter à fouiller dans son sac... Puis à ouvrir sa valise , à en sortir un papier déchiré et à le lire.*

C'est discret mais c'est dérangeant pour les autres.

C. continue .

La semaine précédente, nous avons pris des photos des statuettes. Nous décidons alors de les afficher sur la baie vitrée, à l'intérieur, devant la porte fermée des bureaux et, dessous, d'installer toutes les sculptures en terre sur un rail en fer en y ajoutant un mot à l'intention des résidents : « Prenez les photos et les petits personnages qui vous plaisent. ».

Juste au moment où nous finissions notre exposition improvisée... Surprise ! La porte des bureaux s'ouvre. Nous étions persuadées qu'il n'y avait personne à l'intérieur puisqu'en arrivant, nous avons enfoncé le bouton de la sonnette plusieurs fois et que nos appels étaient restés sans réponse. Une tête apparaît dans l'ouverture, c'est celle d'une des responsables de l'Adef. Elle nous apostrophe : « On a pas le droit de coller quoique ce soit sur les vitres ! C'est interdit d'afficher dans les couloirs » puis elle disparaît. La porte se referme. Plus rien.

Nous avons continué à coller le reste des photos sur la vitre. Puis nous sommes parties. Quelques heures plus tard....

*Pendant que **C.** parle, **L'autre** s'adresse à sa voisine en lui montrant le papier.*

C'est bien ici ? L'adresse ?

La voisine gênée

Oui... chut

C. continue

... j'avais un message sur mon téléphone portable. C'était un message de Moussa : « Bonjour Catherine et Estelle, j'ai vu les photos affichées. C'est super. Vous n'avez pas restées longtemps aujourd'hui ? » .

Je lui ai répondu : « Cher Moussa, nous sommes restées trois heures... mais la porte des bureaux était fermée, nous n'avions ni tables ni chaises pour faire notre atelier. Donc nous sommes parties. J'espère qu'on se reverra bientôt. Nous créerons notre spectacle à Sevrans cet automne et nous te tiendrons au courant. Bien amicalement. Passe un bon été ! Signé : Catherine et Estelle. »

Il m'a renvoyé de suite un message : « D'accord si s'était passé comme ça pas de

problème. On se verra à l'automne »

C. arrête son récit et s'adresse soudain directement aux spectateurs :

Je sais que vous vous dites : « Il y a un truc qui cloche. Comment peut-elle avoir rencontré Moussa à Sevran en juin 2020, alors qu'elle a raconté que celui-ci vivait à Vintimille depuis trente-trois semaines le lendemain de l'explosion du port de Beirut, c'est à dire le 5 août. »

...

Vous avez raison... Merci de suivre !

Si Moussa n'est pas Moussa, alors qui est Moussa ? Qui est le Moussa de Vintimille ? Qui est le Moussa de Sevran ? Celui que je connais est un homme d'une quarantaine d'années, assez grand, pas mal de sa personne, toujours bien habillé, on pourrait dire « tiré à quatre épingles », il est discret mais pas forcément timide, derrière ses yeux, il y a un sourire. Il a fait chauffeur de taxi, il est au chômage actuellement. Il vit en France depuis un certain temps déjà, combien d'années ? Je ne pourrai pas le dire. Il parle bien français. Il vient du Mali. Échoué à l'Adef. J'ai tout de suite été touchée par ce gars parce que ...

L'autre l'interrompt :

Elle parle de gens qu'elle ne connaît pas ! ...

C'est pas très poli. (*Elle le dit en souriant.*)

C.

Ah bon ? Et qu'est ce qui vous fait dire cela ?

L'autre

Vous jouez leur vie.

C.

....

L'autre

Sans leur demander. Et vous la jouez comme si vous la connaissiez. Vous jouez ma vie aussi.

C.

Je ne joue pas votre vie, je ne sais pas qui vous êtes.

L'autre

Pourtant vous faites comme si. Vous partez de cette hypothèse. Celle que tous les gens dont vous parlez, vous les connaissez. Vous « savez »...

C.

Savoir quoi ?

L'autre

Ce qu'il faut savoir d'eux.

C.

C'est faux. Je raconte des histoires.

L'autre

En ce moment l'histoire, c'est que la terre est pleine de réfugiés humains et non humains, sans refuge.

C.

Et ?

L'autre

Vous en parlez. Mais seule.

C.

Je ne suis pas seule.

L'autre

Ah bon ? Le scandale aujourd'hui – c'est ce que vous dites depuis une demie-heure, non ? - c'est la destruction des temps anciens où les êtres humains et autres bestioles pouvaient se réfugier. Maintenant que ce n'est plus possible nulle part, peut-être la question c'est comment reconstituer des refuges, non ? Ensemble.

C.

Ensemble ?

L'autre

Ben oui ensemble. *Silence.* Je vous propose quelque chose : Acceptez que je vous prenne comme parent.

C.

Vous voulez que je vous adopte ?

L'autre

Non c'est moi qui vous adopterai. Je vous adopterai comme troisième parent. J'en ai déjà deux, vous savez (*elle rit*)

C.

Ils sont où ?

L'autre

Ça ne vous regarde pas. Ils sont dans mon pays. Ils sont vieux, ils se sont bien occupé de moi.

Laissez-moi vous adopter ! J'aimerais vous avoir comme mère ici.

C.

Je n'ai peut-être pas envie que vous deveniez ma fille !

L'autre

Pourquoi ?

C.

Mais, parce que ... Je n'ai pas eu d'enfant. Ce n'est pas maintenant que je vais commencer !

Silence

L'autre

Il va bien falloir faire-avec, devenir-avec, composer-avec...

C.

Avec ?

L'autre

Avec moi, avec nous... Refuser d'accepter les immigrés, c'est un fantasme non? C'est le refus des politiques actuelles dans le monde « progressiste » et « développé ». Mais c'est un fantasme. Vous y croyez, vous, pour le monde de demain?

C.

Non.

L'autre

Alors ? Laissez-vous adopter !

C.

Pardon mais c'est une proposition assez délirante !

L'autre

Pourquoi ? Pourquoi ne pas créer des parents ? Qu'est-ce qui ne va pas dans notre imagination ? Dans notre capacité à nous soucier les uns des autres pour que nous n'arrivions pas à trouver les manières de faire avec ? Par exemple : Si chaque être avait au moins trois parents dévoués pour toute sa vie, dont un choisi, ce serait plus facile, je pense. Si je vous adoptais, nous prendrions soin l'une de l'autre, j'apprendrai des choses de vous, vous apprendriez des choses de moi... vous y trouveriez sans doute du réconfort !

C.

Je n'ai pas besoin de réconfort.!

L'autre

Mmmh ? Je vais vous raconter une histoire. Je vais vous raconter ce que ma chatte dit de moi.

Elle m'appelle « son humaine » ... elle dit : Il y a très longtemps, si longtemps que je ne m'en souviens plus très bien, je suis née dans une cave. Elle dit : ma mère n'avait pas de lait ou en tous les cas, pas assez pour nous nourrir convenablement. Ma mère était très maigre, grise et rousse. Je me souviens de ses têtons tout durs, avec des croûtes en auréoles qui ornaient leurs contours. Mes frères et sœurs sont morts un par un, je suis la seule survivante de la portée. J'ai du têter fort et longtemps et avec rage. A chaque fois que je tétais, ma mère miaulait par petits cris, tant je tirais la mamelle en déchiquetant ce qui lui restait de peau. Ça a duré un peu. Lorsque j'ai été assez forte pour me tenir debout, nous sommes sorties à l'air libre par le soupirail qui donnait dans une cour crasseuse. Des humains et des chiens habitaient là. Etonnamment, ils se ressemblaient, ils se comportaient de la même façon, hurlaient, crachaient, donnaient des coups de pieds ou des coups de dents. Il fallait les éviter. Ma mère m'apprit à chasser les insectes, les mulots, à voler dans les gamelles des chiens et les assiettes des humains, elle m'apprit aussi à me cacher... Je n'échappais pas toujours aux petits hommes qui me couraient après et lorsqu'ils m'attrapaient, me tripotaient jusqu'à ce que j'en crève presque... J'appris bientôt à ne plus les fréquenter. Tapie derrière une poutre de la cave, j'attendais simplement mon heure, l'heure où les enfants disparaissaient chaque soir, pour pouvoir sortir à mon tour. Mais je devais alors composer avec les chiens, ce qui n'était pas une mince affaire, ceux-ci ayant la sale habitude de poursuivre les bestioles de mon espèce dans le seul but d'en faire un repas de plus. Leurs gueules puantes et leurs crocs en avant ont bien failli avoir raison de moi plusieurs fois. J'en ai réchappé mais pas ma mère. Je la trouvai un soir sur le bord de la route, égorgée et à moitié bouffée. Je décidai alors de quitter ces lieux pourris.

À ce moment, la chatte interrompt son récit et se lèche le ventre puis les cuisses avec un soin particulier, soulevant, gracieuse, sa patte droite jusqu'à l'oreille, comme une danseuse de ballet, puis l'autre pareillement jusqu'à l'oreille gauche,

en profitant pour passer sa langue sur son sexe poilu.

Elle reprit : Je n'allai pas très loin, les chats ont un territoire conscrit de quelques milliers de mètres carrés, tout au plus... Les frontières n'en sont pas visibles pour les humains, elles sont faites d'odeurs, de couleurs, de signes et d'ondes cosmiques. Les chats en revanche savent parfaitement les reconnaître et ne les franchissent jamais de leur propre chef... à moins qu'ils ne soient déviants...

Elle dit : je pénétrai dans une maison à la barrière rouge. Il y avait là une humaine attablée sur la terrasse qui mangeait du poulet - je m'en souviens comme si c'était hier ! Je la vis avant qu'elle ne m'aperçut. Je ne sais pas pourquoi, je ne me méfiai pas, j'avançai mais restai à bonne distance. J'avais très faim et l'odeur du volatile dans son assiette était irrésistible. Lorsqu'elle me jeta un coup d'oeil, ce fut tout de suite quelque chose. Une reconnaissance. Mamifères toutes les deux, nous ne nous quittâmes pas du regard pendant quelques secondes. .. Nous savions que nous étions entrain de nous rencontrer, de nous rendre visite de manière tout à fait inattendue, jusqu'au cœur de l'autre.

Ce fut elle qui détourna le regard la première - elle appréhendait sans doute ce déferlement de sensations, le bouleversement qui se pointait. Elle se remit à manger, plus vite, sans soin. Je sus alors que c'était fait. Sans qu'on le veuille, elle et moi, le lien était créé, il serait difficile de le défaire.

J'approchai tout doucement et commençai à miauler comme ma mère me l'avait appris pour mendier : un cri rauque à la fois plaintif et affirmé, pas très agréable à l'oreille mais impossible à éluder pour celui qui l'entend.

L'humaine- toi, car c'était toi- (***l'autre** est entrain de jouer tous les rôles à la fois : la chatte qui fait le récit, la femme qui se fait adopter et elle-même qui raconte*)

C'est à dire c'était moi , vous comprenez, car telle que je vous le raconte, c'est la chatte qui parle, elle s'adresse donc à moi, pas à vous, ni à une troisième personne, mais à moi...

Donc l'humaine, dit-elle, toi, ne voulait plus rien entendre, tant la vague de tendresse avait été puissante. Mais j'insistai, j'approchai, une patte devant l'autre, j'étais maintenant à moins de deux mètres de distance... je continuai à miauler, je faisais le show. Ce qui me faisait avancer à ce moment là, était un mélange de besoin - j'étais affamée -, de curiosité – on ne se refait pas!-, et d'inéluctable... je savais que cette humaine pas très grande, ses cheveux retenus en un joli chignon à hauteur du cou, son profil bien dessiné, à la bouche trempée, cette humaine qui mangeait et qui n'avait visiblement plus vraiment faim depuis qu'elle savait que j'existais, cette humaine là - toi - était ma chance, mon avenir, ma caresse, mon chemin .

C'est donc à ce moment là que j'ai décidé de l'adopter.

Je lui ai dit dans ma langue-chat, je lui ai dit : « Je vais t'adopter, tu seras ma mère ». Elle a un peu résisté... quelques jours. Je revenai régulièrement sur sa terrasse, à la même heure et j'y restai à chaque fois un peu plus longtemps. Et elle a cédé. Dès le troisième jour elle a sorti une assiette où elle avait disposé les

restes de son repas à mon intention. Je dévorai le tout d'un coup ! Le lendemain, l'assiette m'attendait à la même place avec d'autres restes, je n'avais plus besoin de demander. Au cinquième jour, elle a commencé à me parler. Je compris qu'à la différence des chiens et des humains de la cour, elle n'aurait aucun geste brutal envers moi, jamais. Je compris aussi qu'en s'adressant à moi, elle tentait de me faire comprendre quelque chose, de me proposer un pacte, un accord entre nous. Au sixième jour, elle tendit sa main, je me laissai caresser. Et c'est au septième jour que je me décidai à grimper sur ses genoux et en signe de confiance, lui enfonçais mes griffes dans la cuisse gauche, de manière répétée presque mécanique au rythme de mes *rrons*. Ce jour là, mon humaine et moi, nous décidâmes de nous accompagner pour l'éternité. C'était comme créer un monde, ensemble. Un monde inattendu que ni elle ni moi n'avions prévu.

Le pacte qu'elle m'avait proposé le cinquième jour, je le compris plus tard, traitait des modalités de cette adoption qu'elle n'acceptait qu'à une seule condition : Je devais rester la chatte des rues que j'étais. Je devais subvenir moi-même à mes besoins si elle s'absentait, je ne devais pas l'obliger à prendre en charge l'entièreté de mon être de chair et de poils. Je devais cultiver mon indépendance, savoir rester vivante sans elle.

Elle consentait donc à devenir mon troisième parent mais seulement si j'acceptais cet arrangement entre nous.

J'étais déjà assez grande – j'avais cinq mois à l'époque - et cet accord tacite me convenait, j'aimais me ballader là où cela me chantait et être libre de mes mouvements même si, j'en convenais, l'idée de devenir chatte d'appartement aurait pu me tenter pour ce qui était de la sécurité assurée. Pendant le temps où nous nous occupâmes l'une de l'autre, à peu près six ans, mon humaine disparaissait parfois des semaines entières. Au début, cela me surprit un peu : comment une humaine pouvait-elle ainsi disparaître de sa propre maison ? ... Une maison c'était, pour ce que j'imaginai, le seul endroit où rien ne pouvait lui arriver, rien ne pouvait NOUS arriver, un abri contre toutes les agressions du monde extérieur.

Au fur et à mesure des années et une fois mes premières inquiétudes passées, notamment un sentiment certain d'abandon, je m'habituais à ses disparitions... Mon humaine devait avoir ses raisons. Et surtout, j'avais compris qu'elle revenait toujours. Un jour elle n'est plus revenue.

Silence

C.

Vous n'êtes pas un chat

L'autre

Vous avez raison, je ne suis pas une chatte. Je suis seulement perdue ici à chercher un abri.

On m'a donné cette adresse (elle lit tout haut le papier qu'elle a dans la main :
c'est l'adresse de l'appartement où nous sommes)

C. s'adresse à l'hôte parmi les spectateurs

C'est ici ? C'est la bonne adresse ?

L'hôte

Oui

C.

Vous attendiez cette jeune femme ?

L'hôte

Non , je ne crois pas.

C.

Alors il y a erreur...

Silence

L'autre

Qu'est-ce qu'on fait ?

C.

Je ne sais pas

L'autre

Qu'est ce que vous me proposez ?

C.

...

L'autre prend une cigarette dans son sac et va la fumer sur le balcon. Elle revient.

L'autre

Si vous étiez dans mon cas , qu'est-ce vous feriez ?

C.

Je ne sais pas

L'autre

Vous partiriez ? Vous vous excuseriez et puis vous partiriez ?

C.

Peut-être.

L'autre

C'est ce que vous souhaiteriez que je fasse ?

C.

Ou alors j'attendrais.

L'autre

D'accord. Je vais attendre.

Elle s'assoit mais sur le tabouret près de la table où est C..

Son téléphone sonne soudain. Elle le porte à son oreille et parle .

L'autre

Oui c'est moi... Ah ta voix me fait du bien.... oui...Je suis bien arrivée... oui... Tu es où ?... Je t'entends mal. Tu ne dois pas avoir beaucoup de réseau.... Quel bateau ?... à quelle heure ? ... Tu es sûr ? Ça va marcher ?.. . Oui ça va marcher... aie confiance.... Je t'attends.... Je suis dans une petite ville pas loin de Paris... La ville, elle s'appelle Sevrans, c'est pas très joli mais les gens sont accueillants... Dans les rues, il y a beaucoup de policiers, mais pour l'instant, je les ai évités... Oui ne t'inquiète pas... je vais être logée, on m'a reçue comme une reine... Je vais avoir un endroit pour dormir, dans un appartement... et j'ai à manger comme il faut ... Non, non il ne fait pas trop froid... Tu verras.... Allo ! Allo ! ... C'est coupé ! *Sortent des sons de son téléphone. Des bruits de mer, peut-être de tempêtes, des grésillements peut-être autre chose, inidentifiable, un peu inquiétant... Elle fait écouter aux spectateurs. Puis elle dit :*

C'est coupé ! Ça coupe ! Le téléphone ça coupe tout le temps. C'est un couteau qui tranche tes phrases par lamelles... On dit « je t'aime » et on entend « je t'ai »... On attrape « je suis » mais le « où » nous échappe... On répète la même phrase par petits bouts, on change de place pour que les ondes nous chopent. On chope des bribes et on accroche, on crache des sons, on reprend tout, on dit « ne t'inquiète pas », on pense ici l'autre est ailleurs, on saisit la peur, parfois on hurle et c'est le vide. Revient la voix, très proche soudain, on croit « gagné ! », on se détend, on roule le rire, on dit « attend ! », on continue, on prend le temps... soudain le froid, on s'aperçoit qu'il n'y a plus rien. On recompose, ça sonne encore, c'est pas perdu, ça va revenir et ça revient, on est prudent, on a plus le temps, minutes comptées, on dit trois trucs et c'est fini. Y'a plus de batterie. Y'a plus de patrie ! On est tout seul.

C.

Comment vous appelez-vous ?

L'autre

...

C. répète

Comment vous appelez-vous ?

L'autre

Ce Moussa dont vous parliez tout à l'heure, vous êtes avec lui maintenant ?

C.

Que voulez vous dire ?

L'autre

Vous avez une histoire avec lui ? Vous couchez avec lui ?

C.

Bien sûr que non !

L'autre

Pourquoi « bien sûr » ? Il est où ?

C.

Je ne sais pas.

L'autre

Ça ne vous intéresse pas de savoir où il est ?

C.

Si . Mais je n'ai pas de ses nouvelles. Il doit toujours habiter à l'Adef.

L'autre

Et pourquoi vous n'y retournez pas pour prendre de ses nouvelles ?

C.

Parce que je ne peux rien lui proposer. Rien qui l'intéresserait.

L'autre

Ah bon... Vous avez peut-être peur qu'il vous adopte comme parent ? ... Non je rigole... Il a peut-être simplement besoin d'amitié.... Ou de politesse.

C.

... ?

L'autre

Politesse oui. Vous faites un spectacle et vous parlez de lui. Vous lui avez demandé la permission ?

C.

Non.

L'autre

C'est bien ce que je disais, ce n'est pas poli.

C.

Vous commencez à m'ennuyer sérieusement !

L'autre

C'est une vertu la politesse

C.

Ça va !

L'autre se met à danser... à tourbillonner ...

Non ce n'est pas chose facile la politesse ! Faut être capable de trouver les autres intéressants, notamment « ces autres » que la plupart des gens affirment trop bien connaître parce qu'ils sont pauvres, perdus, dominés, errants, qu'ils ont besoin qu'on les aide.... Être polie c'est aussi savoir poser des questions véritablement intéressantes pour ses interlocuteurs et ses interlocutrices. Et faut encore cultiver cette vertu sauvage qu'est la curiosité. Faut enfin réajuster sans cesse sa capacité à sentir et à répondre. Le tout avec politesse. Vous savez, la curiosité éloigne toujours des chemins balisés, elle mène là où il y a des histoires. Et puis ce n'est pas seulement l'imagination qui pousse à « aller en visite », mais tout l'être tout entier. C'est comme une danse. On visite l'autre qui vous visite ... C'est une chorégraphie farceuse !

C.

Mais qu'est ce que vous faites là ? Qui êtes vous ? Je ne comprends pas ...

L'autre

Je suis la fée Clochette, chère Europe

C.

Ça n'existe pas ça, c'est dans un autre spectacle...

L'autre – la fée Clochette -

Si c'est dans un autre spectacle, c'est le moment où la Fée clochette murmure à l'oreille de l'Europe en empruntant les mots de Patrick Chamoiseau :

« Sur quoi se fondent les élans migratoires ? Bien sûr : la guerre, la terreur, la peur, la souffrance économique, les désordres du climat... Mais aussi : sur l'appel secret de ce qui existe autrement. La plupart des migrants ont identifié le lieu d'une arrivée, qu'ils ont choisi ou qu'a choisi pour eux, la perception du monde. Ils sont habités par une vision surgie de la mondialité. C'est cette vision qui rend leur élan impérial, tendu entre la vie et la mort et s'acceptant ainsi.

Cette vision est une autorité.

Elle ne sait lire aucune des anciennes limites. Elle ne sait qu'inventer des passages, ouvrir des voies, et reste d'autant plus forte qu'elle se voit empêchée. »

Et là, l'Europe répond ...

C. l'interrompant

Tu m'emmerdes !

L'autre – la fée Clochette -

Exactement ! C'est ce qu'elle lui répond !

C.

Ça suffit ! Tu te pointes dans mon spectacle, chez des gens que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vus. On ne sait pas d'où tu sors. Tu ne dis pas bonjour pas au revoir, on ne sait même pas si tu comprends ce qui se passe. Tu t'installes, tu prends de la place, tu interromps, tu demandes, tu fais tes petites affaires, on te reçoit, on t'accepte, et puis tu te permets de donner des leçons de politesse et des cours de philo sur la marche du monde?

L'autre – la fée Clochette -

Oui oui, c'est vraiment cela qu'elle répond l'Europe ! Vas y continue !

C. hors d'elle

Et en plus, tu me dis ce que je dois faire ? Bien sûr que je vais continuer ! Mais sans toi . J'ai des choses à raconter. D'où que tu viennes, tu n'es pas mieux placée que moi pour prendre la parole. Personne ne t'attend.

L'autre – la fée Clochette -

On y est ! Parce que si personne ne m'attend, je n'ai pas de place ? Je n'ai pas le droit à la parole ?

C.

Tu n'as pas l'impression que tu dépasses les bornes là ?

L'autre – la fée Clochette - *goguenarde*

Tu veux dire les bornes ou les frontières ?

C.

Je ne joue pas sur les mots. Je veux dire que je suis ici pour faire quelque chose. J'ai un métier, je suis comédienne, metteuse en scène, j'ai écrit un texte que j'interprète, j'ai besoin de calme, j'ai besoin d'aller au bout de ma pensée. Ces personnes sont venues tout exprès pour m'écouter. Il y a des gens qui ont payé pour que ce spectacle existe.

L'autre – la fée Clochette -

Et « ça », ça ne supporte pas l'interruption ?

C.

...

Tu n'as rien à faire ici.

L'autre – la fée Clochette -

Je suis ici.

C.

C'est une erreur, un malentendu.

L'autre – la fée Clochette -

Tu m'as dit que je pouvais rester et attendre.

C.

Oui... à la condition que tu respectes ce qui se passe. Tout le monde en sera d'accord ici.

L'autre – la fée Clochette -

Tu as besoin de l'opinion des autres pour me faire rester ou partir ?

C.

J'ai besoin que tu comprennes où tu es !

L'autre – la fée Clochette -

Où je suis ?

C.

Sur un plateau de théâtre devant des spectateurs.

L'autre – la fée Clochette -

Je suis dans le salon d'un appartement à Sevran. 5 avenue des peupliers, 3eme étage. C'est l'adresse qu'on m'a donnée pour que je m'y rende et que je me mette à l'abri..

C.

Et bien la personne qui t'a donnée cette adresse s'est trompée.

L'autre – la fée Clochette -

Et alors ? Qu'est-ce que cela change ?

C.

Ça change tout, tu n'es pas ici pour les mêmes raisons que nous.

L'autre – la fée Clochette -

C'est qui nous ? C'est toi ?

C.

Nous, ce sont toutes les personnes qui sont présentes dans cette pièce.

L'autre – la fée Clochette -

Et qui encore ?

C.

Et toutes les personnes qui ont travaillé pour que ce spectacle existe.

L'autre – la fée Clochette -

Il y a des gens qui ont travaillé pour ça ?

C.

Bien sûr, sinon le spectacle n'aurait pas lieu.

L'autre – la fée Clochette -

Ces personnes elles ont été payées ? Celles qui ont travaillé pour que ça ait lieu ?

C.

Évidemment !

L'autre – la fée Clochette -

Toi aussi tu es payée ?

C.

Bien-sûr !

L'autre – la fée Clochette -

On te paye pour ça, pour faire un spectacle sur les migrants ?

C.

....

L'autre – la fée Clochette -

Tu me réponds ?

C.

Oui

L'autre – la fée Clochette -

Et les spectateurs, ils sont payés pour regarder le spectacle ?

C.

Non.

L'autre – la fée Clochette -

C'est un cadeau ?

C.

On peut le dire comme ça.

L'autre – la fée Clochette -

Et les migrants dont tu parles dans ton spectacle sur les migrants, ils sont payés ?

C.

Non.

L'autre – la fée Clochette -

Et qui paye pour qu'on parle d'eux dans un spectacle sans eux ?

C.

Le théâtre.

L'autre – la fée Clochette -

Et qui paye le théâtre pour qu'il te demande de faire un spectacle gratuit sur les migrants?

C.

La mairie, le département, la région, l'état... je ne sais pas, moi...

L'autre – la fée Clochette -

Alors tout ça paye pour que tu parles toute seule pendant trois plombes de gens que tu ne connais pas ?

C.

J'en connais certains.

L'autre – la fée Clochette -

Et parce que tu en connais certains, tu es spécialiste ? Tu peux parler d'eux ?

C.

Je raconte des histoires .. .

L'autre – la fée Clochette -

Des histoires de migrants ?

C.

C'est cela.

L'autre – la fée Clochette -

Mais quand je te parle de moi, cela ne t'intéresse pas ?

C.

C'est pas ce que j'ai dit.

L'autre – la fée Clochette -

Tu m'as demandé de me taire.

C.

Oui parce que je n'ai pas fini.

L'autre – la fée Clochette -

Pas fini quoi ?

C.

Ce que j'ai prévu de faire. Jouer.

L'autre – la fée Clochette -

Parce qu'il ne peut y avoir qu'une seule histoire ? Celle que tu as prévue de faire ?

C. reste silencieuse

L'autre – la fée Clochette – en rigolant

Tu est parfaite dans le rôle de l'Europe, parfaite !

C.

Qu'est ce que tu racontes ?

L'autre – la fée Clochette -

Tu vois, ce qui me titille, ce n'est pas ta grande cause, au nom de laquelle l'héroïsme serait de rigueur... Non. Ce qui me met en colère c'est cet aveu d'impuissance qui court : « c'est comme ça », « il faut bien », « que nous le voulions ou non »... T'en fais quoi du récit de ma vie dans ton spectacle ? Une odyssée ? Un chant épique ? Tu la racontes mieux que les journalistes qui m'interviewent à Lesbos ou à Lampedusa ? Tu la joues mieux que moi lorsque je suis interrogée-serrée par les techniciens de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides ? Non. Et même si, par miracle, tu le faisais mieux que moi, si tu arrivais à la raconter comme jamais personne ne l'aurait racontée, est-ce que tu crois vraiment que je serai sauvée ? Et même si j'étais sauvée, par hasard, moi plutôt qu'une autre, qu'est-ce que cela réparerait dans le fond ? Et faut-il réparer ? Réparer quoi ? L'offense ? Celle faite à des milliers, que dis-je à des millions de gens qui courent actuellement dans les ruines d'une planète devenue cinglée ? Laisse moi rire ! Y'a rien à réparer.

C.

Mesdames-messieurs, je pense qu'on va arrêter là...

la fée Clochette

Mesdames- messieurs, je ne crois pas, non, ce serait trop bête.

C.

Mesdames-messieurs, malheureusement pour cette jeune-femme, c'est moi qui décide.

la fée Clochette

Mesdames-messieurs, ça m'étonnerait... pour vous peut-être, mais pour moi elle ne décide de rien...

C.

Mesdames-messieurs, j'ai pas beaucoup dormi cette nuit, je suis un peu à fleur de peau...

la fée Clochette

... la pauvre, on pourrait peut-être lui offrir une petite tisane ?

C.

Mesdames-messieurs, vue la situation, je suis obligée d'employer la manière forte. Excusez-moi . *Elle hurle à l'intention de la fée Clochette : TIRE-TOI !*

La fée Clochette se bouche les oreilles et laisse passer l'orage.

Puis tranquillement elle commence à déplacer les meubles et des objets du salon.

C.

Je vais appeler la police .

la fée Clochette *qui continue à déplacer des meubles*

Oh voui mesdames-messieurs la police ! La police ! *Elle scande tout en déplaçant les meubles:* La police ! La police !

C. *la regarde, ahurie.*

C. *se reprenant :*

OK. On va revenir aux fondamentaux. Règle 1 : Tu n'es pas chez toi. La moindre des choses c'est de te plier à ce qui régit l'endroit où tu débarques. Règle 2 : Si tu as besoin d'aide, nous pouvons t'aider, à condition que tu nous aides à t'aider. Règle 3 : Ne nous fais pas jouer le mauvais rôle, c'est trop facile. Tu as tes problèmes, nous avons les nôtres. Règle 4 : Range ce que tu as dérangé.

Mesdames-messieurs je suis désolée de ce qui se passe dans votre salon.

la fée Clochette

Mesdames-messieurs, pas moi.

Elle traîne sa valise au milieu du salon et l'ouvre. Elle en sort d'abord des livres qu'elle range consciencieusement sur une étagère en énonçant leurs titres : Robepierre : Tome 1 les discours 1789-1792 . Karl Marx : Notes sur le Capital. Hannah Arendt : Journal de la pensée. Marie Higgins Clark : Le cadavre dans le placard . Donna J. Haraway : Vivre avec le trouble.

C.

J'en peux plus.

la fée Clochette :

Je vais te chercher de la tisane .

Elle disparaît dans la cuisine et réapparaît avec une tasse qu'elle lui tend. C. boit.

La fée Clochette :

Assieds- toi là ...Chut... Je vais t'aider ... N'oublie pas que je suis la fée Clochette...

La fée clochette manipule son propre portable et en fait sortir un son assez mélodique un peu dramatique et répétitif.

Elle allume aussi une lumière qui change l'ambiance de la pièce.

La fée Clochette triomphante

Magic !

Le son continuera tout au long du dialogue suivant.

La fée Clochette

Tu connais Beirut ?

C.

oui

La fée Clochette

Tu es triste pour Beirut ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu connais Damas ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu es triste pour Damas ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu connais Brazzaville ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu es triste pour Brazzaville ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu connais la Palestine ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu es triste pour la Palestine

C.

Oui

La fée Clochette

Tu connais Bamako ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu es triste pour Bamako

C.

Oui

La fée Clochette

Tu connais le Niger ?

C.

oui

La fée Clochette

Tu es triste pour le Niger ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu connais Bagdad ?

C.

Non

La fée Clochette

Mais tu es triste pour Bagdad ?

C.

Oui

La fée Clochette

Tu connais ...

C.

STOP !

La fée Clochette *faussement affectée*

Que faire de toute cette tristesse hein ? On est bien embarrassées.

Elle croque un quartier de pomme. La bouche pleine, elle continue :

Tes larmes, chère Europe, sont si glacées qu'elles pourraient bien remplacer des bouts de banquise manquants... Mais c'est trop tard...

C.

Tu proposes quoi ?

La fée Clochette *très doucement*

Grattons. Grattons dans les ruines. Ensemble. Fais attelage avec moi, avec Moussa. Comme des chiens-chercheurs sur un jeu de piste pour trouver les restes du trésor. On a de la chance, on survit. Arrête de parler seule, arrête de parler « sur », parle avec ... Fais avec... Compose avec... Accepte l'interruption. Vis avec le trouble... Et dans ces ruines, on trouvera bien un bout d'os pour jouer autrement... Ton chagrin est un chemin comme un autre. C'est aussi le chemin qu'a pris le petit nuage après s'être élevé au-dessus du port de Beirut. Jamais on a autant détourné le regard au passage d'un chagrin, au passage d'un nuage...

Moussa lui, n'a pas détourné le regard, n'est-ce pas ? Il a suivi le nuage des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse et aurait voulu être ce nuage pour traverser le monde par le ciel. Même pollué, il aurait voulu être ce nuage.

Au lieu de cela, Moussa est encore sous son pont d'autoroute à Vintimille et chaque jour il essaie de passer cette putain de frontière franco-italienne et chaque fois, il est rattrapé, parfois violenté et toujours reconduit de ce côté là de la frontière.

C.

L'autre Moussa est à Sevrans.

La fée Clochette

Alors va le chercher !

*C. sort de la pièce brusquement. Puis on entend la porte d'entrée claquer. **La fée Clochette** reste seule devant les spectateurs. Elle commence à sortir de sa valise, des tissus ou des tableaux ou des cadres vides dont certains qu'elle accroche à la place d'autres qui sont là. Elle fait le tout avec soin. En même temps, elle met en marche un vidéo projecteur : Dans le film projeté, on croit reconnaître quelques images de la ville de Sevrans, peut-être, peut-être pas... Les images deviennent oniriques, on dirait des ruines... de belles ruines, on distingue qu'il y aurait peut-être des choses à y chercher.*

*Pendant l'installation, retentit la sonnette de la porte d'entrée. Quelqu'un va ouvrir et introduit **C.** qui est habillée exactement de la même façon que **l'autre**. On la fait asseoir sur la chaise de spectateur où **l'autre** était assise précédemment. Elle se tait.*

*Pendant que le film est projeté, **La fée Clochette** continue à bouger des objets sur la surface de projection. La disposition des nouveaux éléments qu'elle a accrochés au mur (tableaux ou cadres vides) transforment la vision du film.*

C. L'autre

Il y a un endroit en Amazonie où les papillons boivent les larmes des tortues.

La fée-Clochette

Hein ?

C. L'autre

Il y a un endroit en Amazonie où les papillons boivent les larmes des tortues. Et ce, depuis toujours. Cet endroit est situé très loin des océans. Les papillons sont probablement attirés par les larmes des tortues car leurs gouttes liquides contiennent du sel. Contrairement aux papillons, les tortues sont essentiellement carnivores et la viande contient des niveaux importants de sel. Mais les papillons, eux, tout herbivores qu'ils sont, en manquent. Alors ils ont pris l'habitude de se poser au coin des yeux des tortues et de boivent leurs larmes, tout doucement avec leur petite trompe.

Une question se pose: est-ce que l'alimentation des papillons aide, fait mal ou a un impact sur les tortues? En fait, les tortues – parfois aveuglées et noyées dans les baisers de papillons - ont assez de larmes pour nourrir les papillons simplement parce que les papillons en prennent si peu...

La fée Clochette s'est assise près de C.l'autre, toutes deux regardent en silence ce qui se passe dans la pièce, ce que « fait » à l'espace, la projection du film qui continue...

Soudain le téléphone de C. l'autre sonne. Elle décroche et le porte à son oreille .

C. l'autre

Allo. Oui je suis Moussa. Oui c'est Moussa à l'appareil.... Oui je bien arrivée.... Au 3 avenue des peupliers à Sevran, c'est ça. C'est la bonne adresse. J'ai été très bien accueillie. Les personnes m'ont ouvert la porte toute grande. Et l'appartement est magnifique. Il y a beaucoup de gens..., ils sont venus de partout pour me souhaiter la bienvenue, des voisines, des amis, des curieux Je ne sais pas ... Attendez, je compte ... (*elles compte tous les spectateurs*) Ils sont vingt ! Ils ont cuisiné une tarte aux pommes, et nous allons la manger ensemble dans quelques minutes ...

Oui, il y a de la place. J'y ai déjà mis mes affaires... Il faut que je vous dise quelque chose... le plus important... Il y a une grande nouvelle. Patricia, mon hôte, celle qui m'accueille, a accepté... oui , elle a accepté que je l'adopte comme troisième parent !... C'est formidable ! Demain on va faire les papiers à la préfecture... C'est ça... C'est comme on avait dit... Oui tout va aller maintenant. Ne vous inquiétez pas... Et bonne continuation avec votre association. Je passerai vous voir demain, après le rendez-vous à la préfecture, pour vous raconter plus en détails.

NOIR.

C. Boskowitz le 4 décembre 2020.